

L'ÉTRANGÈRE

DE FLORENCE COLOMBANI

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/PORTUGAL - 2006 - 1h17

Réalisatrice :
Florence Colombani

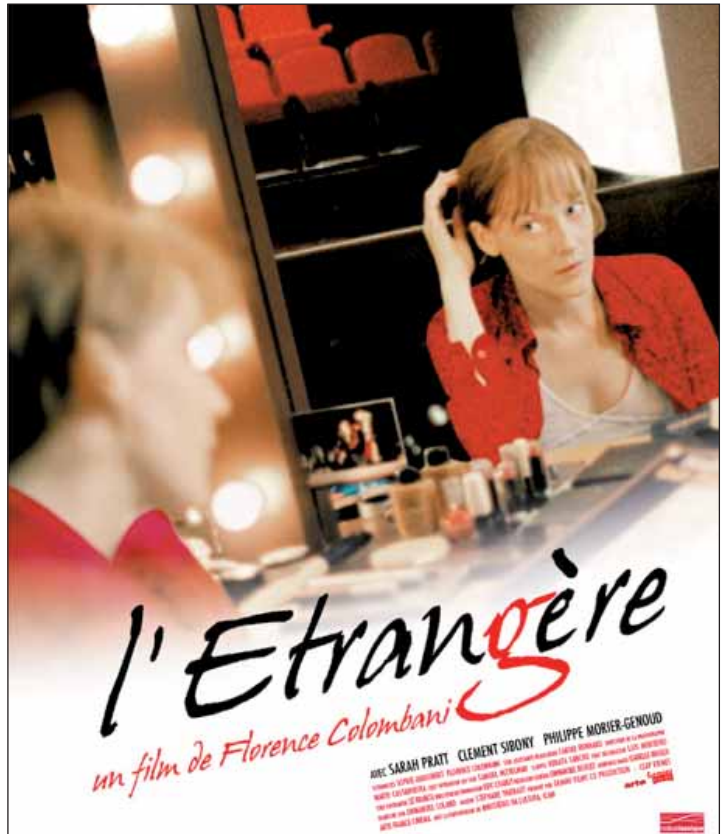
Scénario :
Florence Colombani
Sophie Audoubert

Image :
Mário Castanheira

Montage :
Isabelle Ingold

Décor :
Luis Monteiro

Interprètes :
Sarah Pratt
(Sophie)
Clément Sibony
(Valentin)
Charlotte Hellekant
(la cantatrice suédoise)
Philippe Morier-Genoud
(David)
Cassandra Berthon
(Cassandra)
Nicolas Cavallier
(Denis)
Mireille Delunsch
(La Maréchale)



SYNOPSIS Sophie a quitté son pays natal, les Etats-Unis, après un drame secret. À Paris, elle partage son temps entre une salle d'opéra, où elle est l'habilleuse d'une grande cantatrice suédoise, et le théâtre amateur. David, son metteur en scène, la pousse dans ses retranchements : elle ne peut refuser, aussi obstinément, de vivre et d'aimer à nouveau. Peu à peu, Sophie se laisse troubler par son discours, et émouvoir par les jeux amoureux et l'atmosphère sensuelle de l'opéra sur lequel elle travaille, *Le Chevalier à la Rose* de Richard Strauss. Après chaque représentation, Sophie aperçoit un jeune homme silencieux, Valentin. Elle est persuadée qu'il vient pour la belle cantatrice. Mais un jour, il lui adresse la parole, et Sophie devient enfin actrice de sa propre histoire.

CRITIQUE

Un premier film équivaut souvent à un exorcisme, avec ce piège de vouloir tout dire d'emblée. Rien de tel dans ce coup d'essai dont la qualité première est peut-être de



savoir écouter. Ecouter l'opéra et ses coulisses, écouter son professeur d'art dramatique, écouter son cœur, voilà à quoi s'emploie Sophie, une habilleuse, un peu lunaire et secrètement meurtrie, d'une grande cantatrice, qui chemine lentement vers une forme de renaissance. Il fallait une actrice à la hauteur : Florence Colombani a eu la bonne idée de choisir Sarah Pratt, muse ensorcelante aux cheveux de feu, déjà remarquée dans **Brève Traversée**, réalisé par Catherine Breillat en 2001.

Le film, concentré, parfois trop posé, ne distille pas toujours bien ses artifices – la rencontre amoureuse manque de frissons. Mais la manière d'entrelacer l'intrigue sur scène – on y interprète *Le Chevalier à la rose*, de Strauss – et l'histoire de Sophie est fine et légère. On aime cette **Etrangère** pour son goût du jeu et de la beauté allègre, sa modestie qui se transforme en audace. (...)

Jacques Morice
Télérama n°2974 - 13 Janvier 2007

(...) Les références culturelles brandies par Florence Colombani auraient pu figer son film dans un dispositif cérébral. Elles balisent au contraire ce récit d'initiation qui exalte l'apprentissage de soi-même et la sensibilité à l'amour à travers le geste artistique. Suggérant le frisson ressenti avant un lever de rideau, la nécessité pour un acteur de livrer ses propres failles et émois, et le bouleversement du spectateur témoin de cette mise à

nu de sentiments intimes, la jeune cinéaste fait sourdre une discrète émotion, quelque chose de vibrant, l'élan de sa propre honnêteté, de ses troubles.

Jean-Luc Douin
Le Monde - 12 janvier 2007

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Les Cahiers du cinéma - n°619
Jean-Michel Frodon

Plus le film avance (...), plus on voit qu'il avance en étranger (...). Ainsi s'élève en s'allégeant ce drôle de film qui semble ne s'être collé sur le dos tous les fardeaux du «premier film» que pour mieux prendre la tangente.

Le Point - n°1790
O.D.B.

Pour son premier film de fiction, Florence Colombani prend des risques et, avec une exigence radicale, signe un portrait à la fois sensible et distancé.

TéléCinéObs - n°2201

La cinéaste ne manque ni de références ni d'ambition cinématographique. Ne lui reste plus qu'à les concilier avec plus d'audace.

CinéLive - n°108

Un film abstrait réservé à l'élite parisienne, qui se complaira à débattre sur l'art ou le désir. Le spectateur, lui, sera ailleurs.

ENTRETIEN AVEC FLORENCE COLOMBANI ET SOPHIE WITTMER

Qu'est-ce qui vous a amenée vers cette histoire, qu'est-ce que vous recherchiez ?

Je voulais montrer comment se retrouver face à une œuvre d'art, peut être aussi important dans une vie que de rencontrer quelqu'un, comment certaines œuvres influencent nos vies. Pour cela, j'ai choisi de montrer un personnage qui retrouve son chemin, qui se reconstruit au travers de ses rencontres artistiques, grâce à un livre, un opéra, un tableau.

Vous vous sentez tout aussi proche de ces trois formes d'expression ?

Elles sont liées dans le film, néanmoins, celle qui agit vraiment sur Sophie, l'héroïne, c'est l'opéra. Pour moi, c'est vraiment l'art total car tous les sens sont concernés. La musique nous emporte corps et âme, elle nous englobe et avec elle, le chatolement des couleurs, l'émotion de l'histoire. C'est vraiment ce que je ressens personnellement dans mon rapport à l'art. J'ai toujours eu l'impression que lorsque l'on éprouve une vraie passion pour une œuvre d'art, on a le sentiment de se rapprocher de l'artiste, de sentir sa présence, ce qui peut parfois aider, permettre d'avancer dans sa vie.

Ce rapport à l'art vous a permis d'évoluer ?

C'est plus intime, c'est tout un rapport avec la vie, que je ne peux



pas concevoir sans un lien constant avec l'art. En ce sens, je me sens très proche de cette quête de beauté que ressent l'héroïne, cette façon obsessionnelle qu'elle a de revenir admirer un tableau, d'avoir besoin de se référer à certaines oeuvres, de se laisser envahir par elles. Cela fait effectivement partie de mon cheminement. J'ai également laissé percer dans ce récit toute la fascination que j'ai pour les coulisses. Je n'ai jamais pu aller voir un spectacle sans rêver que l'acteur principal joue en particulier pour moi ou imaginer de pouvoir me promener librement au-delà de la scène, dans les coulisses.

C'est la raison pour laquelle vous avez choisi de mettre en scène une jeune femme réservée, discrète, se cachant derrière le rideau, vivant justement dans l'ombre de la scène et de ses propres émotions ?

C'était en effet très important qu'elle soit dans l'ombre et que quelqu'un finisse par la regarder et l'illuminer. Ce que je trouve très beau de la part des autres personnages, c'est qu'ils la regardent, la cantatrice notamment, qui a toutes les joies de la scène et pourrait faire comme tant d'autres et mépriser son habilleuse, c'est souvent le cas dans ces milieux. Pourtant, dans la vie, si l'on sait regarder les autres, on se rend vite compte que ceux qui sont sur scène ne sont pas forcément les plus intéressants.

Est-ce que cette solitude de l'hé-

roïne est un sentiment qui vous effraie particulièrement, la solitude étant de plus en plus l'un des maux de la société contemporaine ?

C'est en effet quelque chose de terrible. Il est certain que le personnage de Sophie dans le film est proche de ce que je suis, de mes peurs surtout. Sophie préfère se fermer aux autres pour éviter de souffrir, une réaction à la douleur que je comprends mais que j'espère ne jamais avoir.

Vous vous êtes focalisée sur des œuvres qui vous ont personnellement marquée ?

Nous avons, avec ma co-scénariste, décidé de nous tourner vers l'univers d'Henry James en le rapprochant du *Chevalier à la rose*. Pas du tout pour des raisons théoriques, mais parce que nous trouvions que ces atmosphères se correspondaient et nous avions envie de les explorer. Il y a eu de nombreuses adaptations cinématographiques des romans d'Henry James, c'est d'ailleurs ainsi que je l'ai découvert, j'ai commencé à dévorer son œuvre après avoir vu *La chambre verte* de François Truffaut qui est un film sublime. Mais très souvent, les adaptations de James sont très fidèles à la lettre de l'œuvre, sans l'être à l'esprit. Ce sont des films un peu empesés, en costumes, avec des décors somptueux, qui manquent d'âme. J'avais envie de voir si l'univers de James passerait l'épreuve du contemporain. J'ai donc choisi de raconter l'itinéraire d'une Américaine perdue en

Europe, comme dans *Un Portrait de femme*, mais en le situant de nos jours.

Ce qui peut paraître étonnant c'est que dans ce rapport à l'art exploré dans le film, vous vous centrez sur l'art lyrique, la peinture, la littérature, mais jamais sur le cinéma, qui est pourtant l'univers dont vous êtes professionnellement le plus proche...

C'est vrai, je ne me suis pas posé la question. Je pense que c'est tout simplement parce qu'ici c'est l'histoire d'une femme qui est spectatrice de sa propre vie et qui va en devenir actrice. Elle finit par comprendre qu'il est nécessaire pour elle de se jeter à l'eau, de jouer enfin un rôle dans sa vie et, du coup, la montrer assise dans un fauteuil à regarder des films aurait été redondant et, surtout, peu intéressant visuellement. En même temps, j'aime tout autant le cinéma que l'opéra et la façon dont je filme l'opéra, notamment au début, avec ces cartons qui résument l'histoire du *Chevalier*, évoque le cinéma muet. J'ai voulu casser une convention du cinéma qui consiste à être très solennel dès qu'on touche à l'opéra. Les réalisateurs insistent en général sur la somptuosité de la salle. Or ce qui m'intéressait, c'était ce qui se passait sur scène, l'effort fourni par les chanteurs, l'expressivité de leur corps qui est totalement altéré par le chant. C'est la raison pour laquelle j'ai fait appel à de vraies cantatrices et non à des actrices, je ne supporte pas de voir dans les films



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

des acteurs se contenter d'ouvrir la bouche pour produire des sons sublimes. C'est beau de voir quelqu'un chanter véritablement, de voir sa gestuelle épouser le chant, son corps exprimer la musique, comme en danse finalement.

Pourquoi cette connexion entre l'intrigue du Chevalier à la rose et ce que vit l'héroïne, une histoire d'amour triangulaire ?

Dans *Le Chevalier à la rose*, j'ai toujours été très émue par cette intrigue précisément, ce triangle amoureux, cette femme, la Maréchale, qui, avec une sublime générosité, laisse partir son amant, l'offre à une autre. C'est un acte bouleversant qui transcende les sentiments de jalousie et de possessivité plus souvent associés à la passion amoureuse.

Pourtant, plus que sur la Maréchale, c'est sur le Chevalier et sa nouvelle maîtresse que vous posez votre regard...

Effectivement et j'ai donné à la cantatrice qui joue Octavian le rôle de la Maréchale dans la part de réalité du récit. Tout simplement parce que c'est un rôle qui me touche beaucoup et parce que c'est un rôle de mezzo-soprano, un registre de voix que je trouve très beau. J'ai pris conscience en travaillant sur le film qu'il y a un autre triangle amoureux dans le film : Sophie est prise entre David et Valentin, et David s'efface lui aussi, avec une générosité qui rappelle celle de la cantatrice.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans

la personnalité de Sarah Pratt ?

J'ai principalement choisi chacun des acteurs pour sa voix - Philippe Morier-Genoud par exemple, a une voix magnifique - et j'aimais la fragilité de celle de Sarah, elle n'était pas trop placée. C'est la voix d'une femme qui n'a pas encore trouvé sa place dans la vie et qui ne réussit pas à se faire entendre. Et en plus, elle a un très joli accent ! Sarah Pratt est, comme son personnage, une Américaine qui vit en France. Je l'ai découverte dans un film de Catherine Breillat, *Brève traversée*. J'avais, à l'origine, envisagé une comédienne plus connue pour ce rôle et je me suis vite rendu compte que ce n'était pas une bonne idée. Il fallait que la star, ce soit la cantatrice et que l'étrangère, qui vit en coulisses, soit à peu près inconnue du public...

Pourquoi Sophie est-elle «étrangère» justement ? Pour son côté quelque peu désincarné ?

Elle est étrangère effectivement, de par sa nationalité, mais elle est surtout étrangère au monde qui l'entoure, étrangère à elle-même, elle est pleinement étrangère. Elle a un côté électron libre au début, elle flotte et elle semble ne se retrouver en rien. Peu à peu elle s'ouvre, elle devient plus lumineuse, plus belle. Nous avons beaucoup travaillé en ce sens, et c'était un rôle parfois ingrat pour Sarah. C'est assez inconfortable de jouer ce repli sur soi. Elle a su trouver la justesse du personnage et saisir son évolution.

(...) Personnellement, qu'est-ce que vous avez découvert sur vous ?

Que j'étais beaucoup plus combative que je ne le pensais. J'ai surtout pris un vrai plaisir à travailler en équipe, j'ai été très émue que plusieurs personnes entrent dans ce projet qui était très personnel, le soutiennent, le comprennent. Ce que Sarah Pratt a, par exemple, apporté au rôle est essentiel, c'est autant sa Sophie que la mienne. Lorsqu'elle dit «je suis une étrangère ici et je le serai encore ailleurs» c'est autant elle qui le dit que la Sophie du film. A chaque étape, des gens venant de l'extérieur ont construit ce film avec moi et c'est vraiment ce que je trouve beau dans ce métier, ce côté collectif. *L'étrangère* est enfin le récit d'une femme qui se cherche, qui finit par trouver sa vocation et, d'une certaine façon, je l'ai trouvée moi-même en tournant ce film. Je suis vraiment heureuse qu'il existe, de pouvoir en parler avec des gens.

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Long métrage :
L'étrangère

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Fiches du cinéma n°1849/1850
Cahiers du cinéma n°619